

The background of the cover is a stylized illustration. The upper half features a woman's face in profile, looking down. She has dark, wavy hair and is wearing a light-colored garment with a dark, ornate brooch. The lower half of the cover is dominated by a vibrant, layered landscape of green and yellow hills, with a winding path or river cutting through them. Small clusters of dark trees are scattered across the hillsides. The overall style is reminiscent of mid-20th-century modernist art.

EMMA PEI YIN

QUAND
S'ÉVEILLEN
LES
MONTAGNES

ROMAN

C
CHARLESTON

EMMA PEI YIN

QUAND S'ÉVEILLENТ LES MONTAGNES

Hong Kong, 1941.

Sous le magnolia en fleurs qui borde l'étang de leur jardin, Mingzhu et sa fille Qiang contemplent la baie de Kowloon en rêvant d'un ailleurs. Mère et fille mènent une existence privilégiée mais solitaire aux côtés de Biyu, leur servante dévouée. Dans la stricte société chinoise de l'avant-guerre, chacune est enfermée dans un carcan, tenue de respecter le rôle que lui imposent son statut et son sexe.

La porte de cette cage dorée vole en éclats le soir où l'armée japonaise envahit Hong Kong. Si les trois femmes doivent se séparer pour survivre, la soif de liberté les pousse tour à tour sur le sentier périlleux de la résistance. Alors que leur monde sombre dans l'obscurité, leur courage pourrait bien sauver des vies, et peut-être les guider à nouveau les unes vers les autres.

Emma Pei Yin signe une fresque éblouissante qui rend hommage à la résistance hongkongaise à travers le destin de trois femmes chinoises, portées par la résilience et la sororité.

« Un décor à la Wong Kar Wai couché sur le papier. »

Cosmopolitan

« L'histoire de tant de mères et de grand-mères qui n'ont pas réussi à mettre des mots sur les horreurs de la guerre. »

Vogue Australia

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

ISBN : 978-2-38529-564-6



9 782385 295646

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Raphaëlle Faguer

Couverture : © Trevillion Image /

Shutterstock



www.editionscharlestown.fr

QUAND S'ÉVEILLEN
LES MONTAGNES

Titre original : *When Sleeping Women Wake*

© Emma Chan, 2025

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-564-6

Maquette : Camille Carlos

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Emma Pei Yin

QUAND S'ÉVEILLEN LES MONTAGNES

Roman

*Traduit de l'anglais
par Laura Bourgeois*



NOTE LINGUISTIQUE

L'intrigue de *Quand s'éveillent les montagnes* se déroule entre 1941 et 1945. Hong Kong se trouvait alors sous occupation japonaise. Pour reproduire la diversité linguistique de l'époque, j'ai intégré des dialogues en cantonais, mandarin, et japonais, qui reflètent la mixité socioculturelle de cette période.

Les mots et phrases en cantonais ont été romanisés selon le système jyutping (« *Nei5 hou2* », par exemple, signifie « bonjour »). Pour le mandarin, j'ai suivi la romanisation du système pinyin, qui épelle les mots phonétiquement, tandis que, pour le japonais, je me suis servie du système Hepburn.

Même si l'histoire se déroule avant l'invention des systèmes pinyin (vers la fin des années 1950) et jyutping (début des années 1990), j'ai privilégié ces systèmes par rapport aux plus anciens, comme le Wade-Giles, souvent critiqué pour sa reproduction imprécise de la prononciation.

À mes ancêtres.

*Elle n'était pas un oiseau en cage. Un oiseau en cage,
lorsqu'elle s'ouvre, peut toujours s'envoler.
Elle était un oiseau brodé sur un panneau
– un oiseau blanc sur les nuages d'or d'un panneau
de satin mélancolique. Les années ont passé ;
les plumes ont foncé, piquetées par l'humidité et rongées
par les mites, mais l'oiseau est resté prisonnier de l'étoffe,
même dans la mort.
Eileen Chang, « Jasmine Tea »*

PROLOGUE

Shanghai, 上海, 1906

AU CŒUR DE L'HIVER, une enfant, qui n'avait guère plus de huit ans, suivait une femme sur la rive givrée du fleuve Huangpu. Même les cloches du temple, d'ordinaire si stables, semblaient frémir sous le froid glacial. À chaque pas, un souffle de vapeur blanche s'échappait des lèvres de la fillette. Le froid lui mordait les joues. Elle regrettait la chaleur du feu que sa mère entretenait avec tant de soin. Entre ses bras, elle serrait ses maigres possessions emballées dans un tissu brun fatigué – un pantalon fin, une tunique élimée et une brosse en bois trouvée aux bains publics quelques jours auparavant. L'enfant, désormais orpheline, poursuivait sa route avec détermination.

La ville était un entremêlement de commerces et de vie, animée par les négociants emmitouflés dans leurs laines et leurs fourrures qui filaient dans les rues. À grand renfort de cris, les vendeurs ambulants

invitaient les passants à acheter leurs brochettes de cenelles d'aubépines enrobées de sucre. L'arôme du *wūlong chá* tout juste infusé qui émanait des salons de thé réveilla douloureusement l'estomac de l'enfant.

Tournant à l'angle, elle poursuivit son chemin sur un trottoir étroit. L'agitation de la grande rue fut remplacée par d'imposantes rangées de demeures majestueuses, et la clameur s'étouffa pour laisser place au silence. Elle s'arrêta, plantée à côté de la femme, qui porta plusieurs coups contre une haute porte rouge décorée de poignées en bronze.

La femme poussa doucement l'épaule de l'enfant, pour l'encourager à se tenir droite. Les portes s'ouvrirent sur la plus magnifique cour intérieure qu'elle ait jamais vue. Au milieu des multiples bâtiments reliés entre eux s'épanouissaient des jardins luxuriants et des pruniers que venait saupoudrer la neige. La noble demeure, un *sīhéyuàn*, appartenait à un éminent érudit et son épouse – témoignage du statut privilégié des lettrés.

L'enfant suivit la femme sur un chemin de pierres, jusqu'à passer devant le sanctuaire des ancêtres. Ses portes étaient ouvertes, et elle y jeta un coup d'œil curieux. À l'intérieur, l'érudit et son épouse s'inclinaient, agenouillés sur des coussins en soie. La salle était meublée d'autels délicatement sculptés et de statues en or, et il en émanait un parfum entêtant de bois d'aloès et d'herbes médicinales. Des portraits suspendus posaient un regard solennel sur le couple. L'épouse caressait son ventre rond, le visage radieux.

La femme poussa l'enfant vers l'avant, pour la guider vers l'arrière de la résidence, jusqu'aux quartiers des domestiques. Dans une pièce, elle aperçut dix lits simples, en rangs nets. L'idée de dormir si haut du sol

ne lui semblait pas naturelle pour quelqu'un de son statut. Rapidement, l'enfant enfila son nouvel uniforme – un pantalon en laine couleur terre d'ombre et une tunique à manches longues assortie. La belle qualité et la douceur de l'étoffe firent palpiter son ventre d'excitation. Alors qu'elle en boutonnait le col mandarin, une femme plus âgée approcha pour démêler ses cheveux. La sensation de doigts inconnus sur son crâne la mit mal à l'aise, mais en voyant son reflet dans un petit miroir, elle sentit naître une pointe d'espoir. Peut-être que cet endroit lui offrirait un nouveau départ.

Une fois prête, on l'escorta vers les cuisines où elle aida les servantes à préparer la soupe de champignons des neiges et à suspendre aux poutres en bois des *huáng-yú* salés qui laissèrent une odeur de poisson et de saumure sur ses mains.

Le reste de la journée passa très vite, et elle finit par s'effondrer sur son lit, épuisée. Elle sombra dans un sommeil profond, vite interrompu par le hurlement d'une femme.

Une autre domestique s'était déjà levée d'un bond, et elle croisa son regard dans la pénombre.

— Le bébé arrive, lui chuchota-t-elle.

Dans le chaos qui s'ensuivit, on appela la sage-femme et la nourrice. L'enfant, avec d'autres servantes, grimpa sur une pyramide d'imposantes jarres à vin en céramique pour épier la cour privée de l'épouse par-dessus le mur.

Ensemble, elles observèrent l'érudit qui faisait les cent pas. Pendant l'heure du Lapin, les pleurs d'un nouveau-né retentirent. L'érudit se précipita à la porte des appartements de son épouse, les pans de sa robe gonflant dans son sillage.

— Les cieux m'ont-ils béni avec la naissance d'un fils ? lança-t-il.

La nourrice se dépêcha de sortir, tête baissée, le regard rivé sur ses pieds.

— Une fille, répondit-elle presque imperceptiblement.

Les servantes se retirèrent dans leurs quartiers, laissant derrière elles l'écho de leurs chuchotements navrés. Mais l'enfant resta là où elle était, et bascula davantage sur le mur pour apercevoir les appartements de l'épouse, où des ombres dansaient à la lueur des bougies. Quand l'érudit y entra, elle observa sa silhouette qui se dessinait sur les pans des portes coulissantes. Il se pencha sur la nourrice, qui inspectait le bébé. Elle l'entendit murmurer que le bébé était né l'année du Cheval de Feu – un signe trop fougueux et indépendant pour une fille.

Quand l'aube se leva, projetant un halo aux couleurs des fruits du kaki sur le *shéyuàn*, la maisonnée bourdonnait des conversations chuchotées et des pas étouffés qui répandaient la nouvelle de la naissance d'une fille à travers les couleurs, à la vitesse d'un feu de forêt.

Dehors, sous les branches du camphrier centenaire, la gouvernante rassemblait le personnel. L'air portait la fraîcheur persistante de la nuit. Alors que les domestiques tentaient de se réchauffer en se frictionnant les mains, elle réclama une volontaire pour endosser le rôle de servante attirée du nouveau-né.

Le silence accueillit sa requête, seulement perturbé par le froissement des feuilles au-dessus de leurs têtes, et le doux roucoulement des tourterelles tigrines. Personne ne voulait de cette responsabilité. Pourtant, au milieu des regards hésitants et des piétinements gênés, la fillette s'avança. Elle n'était arrivée dans la résidence que la veille, mais elle ferait ses preuves en tant que toute nouvelle membre de la Maison Yue.

Ainsi, l'enfant devint la servante attitrée de la fille du lettré.

Au fil des années, la servante et la fille se rapprochèrent, unies par un lien que des sœurs de sang n'auraient pu que rêver de forger. La fille finit par gagner l'affection de son père par sa passion pour les lettres écrites. Ému devant son enthousiasme, il entreprit de les lui enseigner. Chaque jour, la servante restait plantée dans un coin de la pièce et écoutait le doux crissement des pinceaux de calligraphie de l'érudit sur le parchemin, un son aussi apaisant que le clapotis d'une pluie d'été. En secret, la servante prétendait qu'il était son père à elle aussi, puisqu'elle n'avait jamais connu le sien.

De son côté, la mère initia sa fille aux *Quatre Livres des Femmes*, et la servante s'émerveilla de sa discipline, de l'exploit de parvenir à graver chaque passage dans sa mémoire avec la détermination d'un guerrier se préparant au combat. La fille apprit comment s'asseoir, se lever, et parler ; comment s'assurer que chaque mot qui franchirait ses lèvres soit toujours empreint de confiance, de prudence, et soigneusement calculé.

Le soir, la servante s'asseyait avec la fille, et ensemble elles lisaient et écrivaient près de la fenêtre ouverte de la chambre inondée de la lueur du clair de lune.

Le temps marquait son passage au fil des saisons, jusqu'à ce qu'un hiver particulier arrive, et que le destin frappe à la porte sous la forme d'une marieuse. La fille se présenta alors devant ses parents, enveloppée d'une robe en soie rouge aux liserés de fils d'or qui rappelait le plumage chatoyant d'un phénix. La servante repéra, cachée sous le manteau écarlate de la fille,

un précieux exemplaire du *Rêve dans le pavillon rouge* – cadeau d’adieux de l’érudit. La mère, les yeux embués de larmes, ôta un jonc de jade de son propre poignet pour le glisser sur celui de sa fille. C’était un symbole, dit-elle, de leur lien éternel. Il représentait leurs âmes qui, malgré la distance, seraient toujours entrelacées, même si leurs chemins dans cette vie se séparaient.

Puis la servante aida la fille à monter à bord de la calèche. Soulevant le coin de son voile, la fille regarda une dernière fois ses parents. La calèche se mit en route, emportant les deux jeunes filles loin du confort de la maison. Dans une main, la fille de l’érudit serrait *Le Rêve dans le pavillon rouge*, et de l’autre, elle prit celle de sa servante, qui sentit la fraîcheur du jade entre leurs deux poignets.

PARTIE I

HONG KONG – TERRITOIRE SOUS
OCCUPATION BRITANNIQUE,
英屬香港,
1941

CHAPITRE I

AU CŒUR DE LA BIBLIOTHÈQUE FAMILIALE, Mingzhu tourna une page de son exemplaire du *Rêve dans le pavillon rouge*. Alors que les personnages se mouvaient, elle imaginait les pans de leur manteau en soie flotter et caresser sa peau. Au-dessus d'elle, un ventilateur en bois verni s'activait dans un doux vrombissement pour alléger la chaleur étouffante du mois de juillet.

Quand les mots commencèrent à devenir flous, Mingzhu reporta son attention sur les fenêtres. La lumière de l'après-midi ruisselait vers les rangées nettes de livres qui s'élevaient jusqu'au plafond. Depuis qu'elle avait fui Shanghai et s'était installée à Hong Kong trois ans plus tôt, Mingzhu trouvait du réconfort entre les murs de la bibliothèque. Peu de monde s'aventurait dans ses confins, laissant Mingzhu et sa fille Qiang jouir seules de ce sanctuaire éloigné du bruit incessant du monde extérieur et de la présence envahissante de Cai. Lorsque l'on recevait des invités, les hommes se retiraient

dans le salon du rez-de-chaussée, et les femmes se rassemblaient sur la terrasse, d'où elles pouvaient admirer les reflets étincelants de l'étendue bleue de la mer de Chine méridionale, par-delà les montagnes. Malgré les rumeurs d'une invasion japonaise à venir, la bibliothèque demeurait un havre de paix où les échos de la guerre, qui hantaient souvent Mingzhu, semblaient relativement distants.

On frappa un coup à la porte et *Le Rêve dans le pavillon rouge* lui échappa des mains. Elle s'empressa de récupérer l'ouvrage pour le glisser derrière les coussins en velours du canapé. Ignorant le piètre état de son *qípáo* froissé, elle se précipita vers la banquette près de la fenêtre et s'empara de son aiguille et de son mouchoir en soie.

— Entrez, dit-elle en faisant mine de broder.

Puis, voyant sa servante qui avançait sur la pointe des pieds, Mingzhu se détendit.

Biyu s'inclina et sa longue tresse, attachée par un ruban, bascula par-dessus son épaule. Sa tunique et son pantalon étaient d'un blanc immaculé.

— Bonsoir, madame.

Elle s'enfonça dans la bibliothèque et son regard scruta la pièce avant d'atterrir sur le canapé.

— Vous devriez chercher une meilleure cachette.

Mingzhu fronça le nez.

— Trop évident ?

Elle se leva et abandonna son aiguille et son ouvrage sur la banquette. Elle récupéra le livre sous les coussins pour le ranger à sa place sur l'étagère. Derrière la fenêtre, une tourterelle tigrine se posa sur la branche d'un saule.

Biyu débarrassa une tasse en porcelaine et sa soucoupe de la table basse.

— Maître Tang vous autorise à lire. Pourquoi tenez-vous à cacher vos lectures ?

— *M'autorise...* répéta Mingzhu, le regard rivé sur la tourterelle.

Pendant un instant fugace, elle fut transportée dans son enfance, et se revit assise à la fenêtre, inspirant le parfum de l'encre fraîche et observant les tourterelles tigrines qui atterrissaient sur les camphriers majestueux.

— Ce n'était pas pour mon mari que je cachais le livre.

— Dans ce cas, j'imagine que c'était pour la Deuxième Dame.

— Tu la connais, dit Mingzhu en lissant son *qípáo*. Elle estime qu'une femme ne devrait rien lire d'autre que les dernières tendances en Europe.

— Mais c'est vous, la Première Dame. Une concubine ne peut pas vous dicter ce que vous pouvez lire ou non. Vous lui avez déjà concédé le titre de « Deuxième Dame ». Franchement...

Sa servante pinça ses lèvres, retenant la litanie qui menaçait de lui échapper. Mingzhu eut un petit rire en remarquant les joues empourprées et le regard protecteur de Biyu. À quarante et un ans, avec ses cheveux noirs comme du charbon, ses sourcils élégamment dessinés, et son apparente douceur, Biyu ressemblait à Mingzhu. Certains jours, il arrivait que des inconnus les croient sœurs.

— Tu sais combien ses critiques incessantes me tapent sur les nerfs, soupira Mingzhu.

— La maison est plus tranquille quand elle parle moins, approuva pensivement Biyu.

Mingzhu s'esclaffa, et lui demanda :

— Je suppose que tu es venue me prévenir que mon mari est rentré ?

— Maître Tang est à la maison depuis peu. Il a réclamé la présence de ses deux épouses dans la salle à manger.

— Ne peut-il pas se contenter de Cai ? Une femme de plus ou de moins à la table du dîner, qu'est-ce que ça change pour lui ?

— Vous êtes l'épouse principale. Il serait...

— Je sais, je sais. Allons-y.

Mingzhu jeta un dernier regard à ses étagères, regrettant l'interruption de sa soirée paisible. Si seulement son mari avait pu rester dans son bureau en ville une nuit de plus, voire deux... Elle quitta la bibliothèque, Biyu sur les talons.

Une longue table en bois de rose occupait le centre de la grande salle à manger. La flamme vacillante des appliques en verre intensifiait la chaleur déjà étouffante de la pièce, et peignait des ombres sur l'assemblée. Le ventre de Mingzhu se noua d'agacement et d'inquiétude quand elle remarqua Cai, confortablement installée à la place qui lui revenait d'ordinaire. Cai avait-elle oublié les convenances, ou pensait-elle qu'avoir donné naissance à un fils lui permettait de faire fi des traditions ?

Mingzhu haussa un sourcil, et Cai poussa un soupir indigné avant de reculer sa chaise et de se lever pour rejoindre sa véritable place tout au bout de la table.

— Quelle bonté de votre part de daigner vous joindre à nous, lâcha Cai en serrant les dents.

Mingzhu resta impassible. C'était comme si Cai avait oublié toutes les fois où Mingzhu s'était assise à son chevet à leur arrivée à Hong Kong, les fois où Mingzhu lui avait tenu la main et lui avait apporté du réconfort durant les heures les plus sombres. Elle choisit d'ignorer la provocation, et de rediriger son attention sur Wei.

— Bonsoir, cher époux, dit-elle.

Wei la salua vaguement d'un signe de tête, absorbé par son assiette de rôti de bœuf, de pommes de terre, et de légumes poêlés. Depuis leur départ de Shanghai, il insistait pour adopter les coutumes britanniques au dîner, et les jours faits de viande braisée et de bols de riz moelleux mangés avec des baguettes n'étaient plus qu'un lointain souvenir. Même si les saveurs étaient moins enthousiasmantes et qu'il manquait à leur alimentation le goût du pays, Mingzhu savait qu'ils s'en sortaient mieux que ceux restés en Chine continentale. Mingzhu avait beau ne pas aimer son mari, elle était consciente que sans la réactivité dont il avait fait preuve en transférant leurs finances de Shanghai à Hong Kong avant l'invasion japonaise, ils ne vivraient pas dans un tel confort.

Puisque l'ordonnance de 1904 était encore en place dans le quartier prisé du Peak District, nombreux étaient ceux qui s'étaient étonnés de voir une famille chinoise autorisée à acquérir une telle propriété sur la colline. Mais comme le disait toujours Wei, l'argent et le réseau pouvaient tout acheter. Par une ironie cruelle, Mingzhu elle-même ne possédait rien. À la mort de ses parents quelques années plus tôt, le *sìhéyuàn* qui l'avait vu naître et grandir avait été légué à un cousin éloigné – un héritier masculin dont Mingzhu ignorait jusque-là l'existence.

Au fil du temps, Mingzhu s'était habituée au snobisme de ses voisines – des Européennes élégantes qui la toisaient avec mépris à chaque fois qu'elle s'aventurait à l'extérieur. Les Britanniques avaient toujours justifié cette loi de répartition du territoire en se référant à la troisième épidémie de peste bubonique. Mais il aurait fallu être bien naïf pour ne pas la reconnaître pour ce qu'elle était vraiment.

— Avez-vous passé la matinée au sanctuaire des ancêtres, chère épouse ? demanda Wei.

Mingzhu acquiesça malgré l'absurdité de la question. Depuis qu'on l'avait mariée au sein de la famille Tang, elle ne s'était abstenue de pratiquer le culte des ancêtres qu'un seul jour, celui de la naissance de Qiang.

— Vous avez allumé des bâtonnets d'encens ?

Encore une question redondante. Mingzhu faillit imiter Biyu qui levait les yeux au ciel, mais elle s'en retint à temps. Elle répondit :

— Oui. J'en ai allumé plus que d'habitude, pour rendre hommage aux victimes du dernier typhon.

— Bien, approuva Wei en mâchant bruyamment. C'est une qualité bienvenue chez une épouse.

Cai planta sa fourchette dans un morceau de carotte, et l'enfourna dans sa bouche.

— Vous devriez prendre exemple sur la Première Dame, dit Wei en prenant Cai par surprise. Même si vous n'êtes qu'une concubine, il n'y a pas de mal à faire brûler un peu plus de billets funéraires pour mes ancêtres dans l'au-delà.

Cai manqua de s'en étouffer.

— Vos ancêtres se sont réincarnés depuis le temps ! Et puis, les Britanniques ne s'adonnent pas à ce genre de rituels. Je croyais que notre objectif était de les imiter ?

Il y avait une pointe de culot dans la voix de Cai que Mingzhu lui enviait. Cai n'avait pas complètement tort : si Wei voulait adopter un mode de vie britannique, perpétuer le culte des ancêtres était contradictoire. Mais Mingzhu n'avait pas le privilège de parler aussi librement. La concubine avait offert un héritier à la famille Tang, tandis que Mingzhu n'avait donné naissance qu'à une fille.

Avec son menton volontaire et ses pommettes saillantes, Cai projetait une aura magistrale. Au moins cinq rangs de perles décoraient son cou, et ses ongles étaient

peints du plus sombre des rouges, qui venait contraster avec sa peau poudrée de blanc. Elle pinça les lèvres, créant la gêne par sa présence autoritaire. Si l'apparition de Cai avait précédé celle de Mingzhu et qu'elle était devenue la première épouse de la famille, elle aurait exercé une influence conséquente. Que Cai se retrouve concubine dans cette vie était une plaisanterie amère.

Mingzhu remarqua les narines gonflées de Wei, un signe chez lui de colère imminente. Soutenant le regard de Cai, elle inclina la tête sur le côté, pour attirer son attention sur l'humeur changeante de leur mari.

— Rejoignez-moi demain matin, Deuxième Dame, proposa prudemment Mingzhu. Peut-être qu'ensuite, nous pourrions faire un tour en ville et acheter ces souliers dont vous parlez depuis quelques jours.

C'était stratégique, évidemment. Wei aurait la satisfaction de savoir que sa concubine pratiquait le culte des ancêtres, et en échange, Cai obtiendrait enfin ces chaussures qu'elle convoitait depuis le début de l'été. Une fois encore, Mingzhu avait habilement désamorcé les tensions et maintenu l'harmonie. Un rôle épuisant.

Enfin, Cai acquiesça, et l'atmosphère s'allégea. Mais pas pour longtemps.

— Alors, commença Cai. C'est donc à ça que ressemblera notre vie à Hong Kong désormais ? Une pluie perpétuelle et des repas médiocres ?

— Quel est le problème avec les repas ? demanda Mingzhu en s'efforçant de garder un ton léger.

Mingzhu supervisait le menu quotidien, et elle s'assurait toujours que les cuisinières aient un budget suffisant pour acheter les légumes les plus frais du marché. Elle ne rechignait à aucune dépense dans ce domaine, et il était dans l'intérêt de Cai de ne pas suggérer le contraire.